# LA Dernière Fée.

I

J'avais seize ans passés quand elle m'apparut pour la première fois. Ce fut, je m'en souviens, par un beau soir de mai. J'étais sorti seul de la ville ; j'allais sans but à travers champs, rêveur, inquiet sans savoir pourquoi. J'étais ainsi depuis quelque temps et j'avais goût à la solitude.

Je vis le soleil s'abimer dans une mer de pourpre et d'or, les ombres descendre des coteaux dans la plaine, les étoiles s'allumer dans le bleu du ciel. Les rainettes chantaient sur le bord des étangs ; les trilles du rossignol éclataient à longs intervalles. J'entendais aussi le feuillage ému frissonner et les grandes herbes se courber sous la brise avec un murmure triste et doux. La lune qui s'était levée toute rouge à l'horizon dormait, blanche et radieuse, sur la nacre d'un banc de nuages d'où ses rayons tombaient à flots d'argent sur les épaules de la nuit. L'air tiède était chargé de senteurs enivrantes, j'écoutais, le long des haies en fleurs, de petits cris d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids.

J'allais, ouvrant mon âme à toutes ces rumeurs et à tous ces parfums, lorsque j'aperçus une troupe de jeunes filles qui se tenaient par la main et retournaient à la ville en chantant. Elles chantaient en chœur le printemps et l'amour : leurs voix fraîches vibraient dans le silence des champs endormis comme un bruit lointain de cascade. Je me cachai derrière un buisson d'aubépine, et je les vis passer, pareilles à un essaim de ces blanches ombres qui s'assemblent, la nuit, autour des lacs, pour former des danses légères, et s'évanouissent aux premières clartés de l'aube. Je distinguais, à la lueur des étoiles, leurs brunes ou blondes têtes ; j'entendais le frôlement de leurs robes ; j'aspirais à longs traits les émanations mystérieuses qu'elles laissaient sur leur passage et qui m'arrivaient plus enivrantes que les senteurs embaumées du soir.

Lorsqu'elles eurent disparu, je me sentis pris d'un trouble inconnu, et m'étant assis sur un tertre, au bord des prairies qui s'étendaient à mes pieds comme un océan de verdure, je cachai mon front entre mes mains et restai plongé dans une rêverie profonde, écoutant, cherchant à comprendre les bruits confus et les tressaillements qui se faisaient en moi.

Ce que j'éprouvais je ne saurais le dire. Je sentais mon cœur oppressé et près d'éclater. Il y avait en lui comme une source cachée qui voulait une issue, comme un flot captif qui cherchait à s'épandre. Je criais, je pleurais ; je trouvais à mes pleurs je ne sais quelle volupté.

Combien de temps restai-je ainsi ? Quand je me levai, je vis, à quelques pas devant moi, une céleste créature qui me regardait en souriant. Une tunique plus blanche que les lis tombait à plis gracieux le long de son corps et laissait voir sur le gazon, qu'ils effleuraient, deux pieds nus et blancs comme le marbre de Paros. Ses cheveux blonds flottaient en liberté autour de son cou : ses joues avaient la fraîcheur et l'éclat des fleurs qui couronnaient sa tête ; sur l'albâtre rosé de son visage, ses yeux brillaient comme deux pervenches écloses sur la neige aux premiers baisers d'avril. Ses bras étaient nus ; une de ses mains reposait sur sa poitrine, tandis que l'autre paraissait m'inviter d'un geste bienveillant.

Je demeurai quelques instants muet, immobile, à la contempler. Sans doute elle venait du ciel, car sa beauté n'avait rien des filles de la terre, et je voyais rayonner autour d'elle une atmosphère qui l'enveloppait comme un vêtement lumineux.

—Qui donc es-tu ? m'écriai-je enfin en tendant vers elle mes bras éperdus.

— Ami, répondit-elle d'une voix plus douce que le vent de la nuit, je suis la fée que le roi des Génies endormit dans son sein à l'heure de ta naissance ; ce matin j'y dormais encore ; je viens de m'éveiller au premier trouble de ton cœur. Ma vie est faite de ta vie : je suis ta sœur et je serai ta compagne jusqu'au jour où détachée de toi, comme une fleur fanée de sa tige, je t'abandonnerai au milieu de la route dont nous aurons fait ensemble la première moitié. Ce jour n'est pas loin, jeune ami. La rose qui ne vit qu'un matin est l'image de ma destinée. Pour m'aimer, n'attends pas que tu m'aies perdue, car ni tes pleurs ni tes regrets ne me ranimeront quand je ne serai plus. Hâte-toi ! ma main n'est armée ni du rameau magique ni de la baguette enchantée, et je n'ai d'autre parure que les fleurs mêlées à mes cheveux ; mais je te comblerai de plus de trésors que jamais fée bienfaisante et prodigue n'en répandit sur un royal berceau. Je te mettrai au front une couronne que bien des rois s'estimeraient heureux d'acheter aux prix de la leur : je te composerai un cortège tel qu'en voient rarement les palais et les cours. Invisible et présente, je te suivrai partout ; partout tu sentiras mon influence féconde ; j'embellirai les lieux où tu devras passer, la nuit j'embaumerai ta couche ; je donnerai mon âme à toute la nature pour sourire chaque matin à ton réveil. Ah ! nous aurons de belles fêtes ! Seulement ces biens que je t'apporte, enfant, apprends à les connaître : saisis-les avant qu'ils t'échappent ; sache y toucher sans les flétrir, en jouir sans les épuiser ; fais-en provision pour cette autre moitié du chemin que tu dois achever sans moi. Ami, je te l'ai dit, j'ai peu de temps à vivre, mais il dépend de toi de prolonger ma frêle et précieuse existence. Je suis comme ces plantes rares auxquelles il faut ménager le soleil et la pluie. Mes pieds sont délicats, ne les fatigue pas à te suivre. L'éclat de mes joues est plus tendre que la fraîcheur du liseron des haies ; si tu ne veux le voir se ternir en un jour, ne m'expose pas aux trop vives ardeurs, ne m'entraîne que sous d'épais ombrages. Veille enfin à ce qu'aucun remords n'empoisonne les regrets, déjà trop amers, que ma perte te laissera : que mon souvenir te soit bon, que j'égaye encore ton cœur d'un doux reflet longtemps après que j'aurai cessé d'éclairer et d'échauffer ta vie !

A ces mots, comme un ange gardien qui s'incline sur un berceau, elle pencha vers moi sa blonde tête, et je sentis ses lèvres se poser sur mon front, plus parfumées que la menthe qui croît sur le bord des fontaines. J'ouvris les bras pour la saisir, mais la blanche apparition s'était déjà évanouie comme un rêve. N'était ce pas un rêve, en effet ? Je continuais d'aller à travers les campagnes, tantôt courant comme un insensé, tantôt me jetant sur le gazon que je mouillais de larmes brûlantes ; parfois je pressais contre mon sein la tige étancée des bouleaux que je croyais sentir frémir et palpiter sous mes folles étreintes ; parfois, je tendais mes bras vers les étoiles et leur parlais avec amour. Je parlais aux fleurs, aux arbres, aux buissons ; je sentais en moi un torrent de sève qui débordait de toutes parts et se répandait sur la nature entière. La digue était rompue ; la source avait percé le roc. Je riais, je pleurais, je nageais dans une mer sans bornes de joies inénarrables et de félicités sans nom.

Quand l'Orient se prit à blanchir, il me sembla que j'assistais pour la première fois au réveil de la création. Mon cœur se gonfla, j'aspirais l'air avec orgueil, je crus un instant que mon âme allait se dégager de mon corps pour s'envoler, libre et légère, à travers l'espace mêlée aux molles vapeurs que le soleil levant détachait des coteaux.

Du haut de la montagne où j'étais parvenu, je mesurai l'horizon d'un regard vainqueur : la terre venait d'être créée pour moi et j'étais le maître du monde.

II

Je n'avais pas trente ans, quand elle m'apparut pour la seconde fois. Ce fut, je m'en souviens, par une soirée d'octobre. J'étais sorti seul de la ville ; j'allais sans but à travers champs, sombre, affaissé, sans savoir pourquoi. J'étais ainsi depuis longtemps, et, sans y avoir goût, je recherchais la solitude.

Le ciel était bas et voilé : une bise glaciale abattait avec un bruit sinistre les dernières feuilles des arbres. Les haies n'avaient que leurs baies pour parure. Des aboiements lugubres qui partaient d'une ferme éloignée, un filet de fumée bleuâtre qui s'élevait à travers les rameaux, révélaient seuls la vie dans ces campagnes désolées. Cependant quelques oiseaux effarés volaient çà et là de branche en branche : de noirs corbeaux tachaient la plaine, des bataillons de grues filaient lentement dans l'air gris du soir.

J'allais, mêlant mon âme au deuil de la nature. Depuis longtemps j'étais pris comme elle de cette froide mélancolie qui accompagne la fin des beaux jours. M'étant assis au pied d'un buisson dépouillé, je vis passer auprès de moi deux vieilles femmes qui marchaient à pas lents, courbées chacune sous un fagot d'épines, provisions d'hiver qu'elles rapportaient sous le chaume.

Souvenir étrange ! Rapprochement bizarre ! De cette même place où j'étais à cette heure, j'avais vu passer, bien autrefois, par un soir de mai, une troupe de jeunes filles qui se tenaient par la main et s'en revenaient chantant. J'avais seize ans alors et le buisson était en fleurs.

Je cachai ma tête entre mes mains, et, repassant dans mon esprit les jours qui s'étaient écoulés entre ce soir de mai et cette soirée d'octobre, je m'abîmai bientôt dans un morne et profond ennui.

Quand je me levai, je vis, à quelques pas devant moi, une pâle figure qui me regardait tristement. Elle était si changée que j'hésitai à la reconnaître. Il n'y avait plus autour d'elle cette atmosphère lumineuse qui l'enveloppait à sa première apparition. Une tunique en lambeaux découvrait son beau sein meurtri. Ses pieds étaient en sang ; ses bras tombaient sans vie le long de ses flancs amaigris. L'azur de ses yeux s'était marbré de noir, les pleurs avaient creusé leurs sillons sur ses joues livides. L'infortunée se soutenait à peine, et, comme un lis flétri sur sa tige flétrie, semblait s'incliner vers la terre.

—Que me veux-tu ? lui demandai-je.

—Ami, l'heure est venue où nous devons nous séparer : avant de te quitter pour jamais, j'ai voulu te dire un éternel adieu, murmura-t-elle d'une voix plaintive, plus triste que le vent d'hiver.

—Va-t'en ! Ah ! Va-t'en ! m'écriai-je, fée menteuse, qu'as-tu fait pour moi ? Où sont-ils, ces biens que tu m'avais annoncés ? Je les ai vainement cherchés sur ma route. Où sont ces trésors que tu devais répandre sur mes pas ? Je n'ai trouvé que la pauvreté. Qu'est devenu ce diadème que tu devais me mettre au front ? Ma tête n'a porté que la couronne d'épines. Où est allé ce brillant cortège que tu promettais de me composer ? Je n'ai eu pour escorte que le désespoir et la solitude. Tu parles de nous séparer ; mais, à moins que tu ne sois le Génie de la douleur, qu'y eut-il jamais de commun entre nous ? Ah ! s'il est vrai que tu m'aies suivi partout et que partout j'ai subi ton influence, va-t'en et sois maudite, car tu dois être l'Esprit du mal !

—Je ne suis ni l'Esprit du mal ni le Génie de la douleur, répondit-elle avec mélancolie ; mais c'est la destinée des hommes de ne me connaître qu'après m'avoir perdue, de ne savoir le prix de mes bienfaits que lorsqu'il n'est plus temps d'en jouir. Ami, tu fus ingrat comme le reste de tes frères. Tu m'accuses, et je te plains. Dans un instant tu me connaîtras, et tu voudras alors, au prix des ans que Dieu te garde encore, me revoir seulement un jour telle que tu me vis pour la première fois. Tu demandes avec amertume ou sont les biens que je t'avais promis ? J'ai tenu toutes mes promesses ; mais, toi, tu les a dédaignés, ces trésors que je te prodiguais sans me lasser d'une main toujours pleine. Pour diadème, je t'ai mis au front la fraîcheur, l'éclat et la sérénité d'un matin de printemps. Pour cortège, je t'ai donné l'amour et la foi, l'espérance et l'illusion. Ta pauvreté, je l'ai faite si riante et si belle, que bien des puissants et des riches auraient voulu échanger contre elle leur palais et leur opulence. Ta solitude, je te l'ai peuplée de rêves enchantés ; ton désespoir, je te l'ai fait aimer, et j'ai su t'enivrer de tes larmes à ce point que ton plus grand malheur sera désormais de ne plus pouvoir en répandre. Quand tu marchais, j'éveillais autour de toi la sympathie et la bienveillance ; tu ne rencontrais que des regards amis et des mains fraternelles ; le ciel te souriait, la terre elle-même fleurissait sous tes pas. A ton tour réponds, qu'as-tu fait des dons de ma magnificence ? Qu'as-tu gardé de mes largesses ? Que te reste-t-il de tant de félicités que j'avais semées le long de ton sentier ? Si tu n'as su rien conserver, est-ce moi qu'il faut accuser ?

A ces mots, une lueur tardive illumina mon être. Je sentis un voile qui tombait de mes yeux et restai frappé d'épouvante en voyant clair dans mon propre cœur.

—Reste, ah ! reste, ne t'en va pas ! m'écriai-je d'une voix suppliante. Rends-moi ces biens que j'ai méconnus ; mes yeux s'ouvrent à la vraie lumière. Rends-moi l'amour et l'illusion ; rends-moi la foi et l'espérance. Fais que j'aime seulement un jour, fais que je croie seulement une heure, et, qui que tu sois, je te bénirai en mourant.

—Hélas ! dit-elle, c'est moi qui vais mourir. Et ne le vois-tu pas ? Regarde-moi : j'ai bien souffert ; je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Voilà longtemps qu'un mal inconnu me consume ; un souffle dévorant a desséché mes os et tari dans mon sein les sources de la vie. Le sang n'arrive plus à mon cœur ; touche mes mains, tu sentiras l'humidité glacée de la mort. Pourtant, si tu l'avais voulu, j'aurais encore devant moi de longs jours. C'est toi, cruel, qui me tues avant l'âge ! J'ai usé mes forces et meurtri mes pieds à te suivre. Vainement je demandais grâce ; tu me criais : marche ! et j'allais. J'allais, épuisée, haletante, déchirant ma robe aux ronces du chemin, brûlant mon front aux ardeurs du midi. Tu ne me laissais pas le temps de renouer ma ceinture et de relever les fleurs de ma couronne déjà pâlissante. Vainement, si nous rencontrions quelque asile embaumé, quelque mystérieuse oasis, je te disais : c'est là qu'est le bonheur ! Ami, c'est là qu'il nous faut dresser notre tente. Tu continuais ta course acharnée et m'entraînais sans pitié à travers les sables arides. Est-il un outrage que tu m'aies épargné ? un orage dont tu aies préservé ma tête ? Que de fois je me suis assise, lasse, découragée, décidée à t'abandonner ! Mais, ingrat, je t'aimais, et lorsque étonné de ne plus me sentir près de toi, tu te retournais pour m'appeler du geste ou de la voix, je me levais et volais sur tes traces. Aujourd'hui, c'en est fait ; ami, je n'en puis plus ! Mon sang s'arrête, mon regard se trouble, mes jambes se dérobent sous moi. Ouvre tes bras, presse-moi sur ton sein, c'est dans ton cœur que j'ai reçu la vie, c'est sur ton cœur que j'ai voulu mourir.

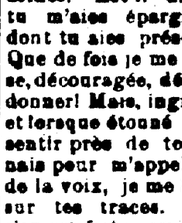
—Tu ne mourras pas ! m'écriai-je en ouvrant mes bras pour la recevoir ; mais, créature étrange, parle, qui donc es-tu ?

—Je ne suis plus, dit-elle, et je fus ta jeunesse.

A ces mots, je voulus la saisir, mais elle avait déjà disparu et je n'aperçus à sa place que quelques fleurs flétries, tombées de ses cheveux ; je les relevai toutes, je n'en trouvai pas une qui eût gardé quelque parfum.


**Epreuve Gratuite.**

Mort aux Cheveux—Racine et Poils.



Nouvelle Découverte par Mlles BELL.

Un Traitement d'Essai GRATUIT à toute personne affligée de Poils sur la Figure, le Cou ou les Bras.

Nous avons enfin fait la découverte qui a embarrassé les chimistes et bien d'autres pendant des siècles—celle de détruire absolument et pour toujours les cheveux superflus, racine et poil quelle que soit une moustache ou des poils sur le cou, les joues ou les bras, et cela sans nuire aucunement à la peau la plus fine ou la plus sensible.

Les Demoiselles Bell ont éprouvé à fond son efficacité et désirent que le mérite entier de leur traitement, auquel elles ont donné le nom descriptif de "MILLE-ALI-HAIR," soit connu de tous ceux qui sont affligés de cette surabondance de cheveux. Pour arriver à cela un traitement d'épreuve sera envoyé, gratuitement, à toute dame qui en fera la demande par écrit, disant qu'elle a vu l'offre dans ce journal. Sans qu'il vous en coûte un sou vous pourrez voir par vous-même ce qui est cette découverte. L'évidence dans votre propre cas vous convaincra alors que le traitement "MILLE-ALI-HAIR," vous débarrassera d'une chose qui nuit le plus à une beauté parfaite, une surabondance de cheveux sur la figure ou le cou des femmes.

Vouliez bien comprendre qu'une démonstration personnelle de notre traitement ne vous coûtera rien. Un traitement d'essai vous sera envoyé gratuitement, que vous pourrez employer vous-même et éprouver ainsi ce que nous avançons, en nous envoyant deux timbres de deux cents pour l'expédition par la poste.

LES DEMOISELLES BELL
78 et 80 Cinquième Avenue,
New York.


**L'entrée des Japonais à New-Chwang.**

Liao Yang, 30 juillet—D'après des informations parvenues à Liao Yang, les Japonais à leur entrée à New Chwang, ont reçu un accueil enthousiaste des résidents anglais de cette ville.

La colonie anglaise, à la tête de laquelle se trouvait le consul, s'est portée audevant des vainqueurs et leur a souhaité la bienvenue.


Téléphonez—

**J. GARLICK,**

L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités ésultats.

Bureau 633 Place Commerciale
Téléphone 1...


CHEMINS DE FER


**LOUISVILLE & NASHVILLE**

ARRIVEE ET SUR.

EXPRESS LIMITE CHAQUE JOUR AVEC CHARS VESTIBULES DE PULLMAN

Pour Montgomery, Birmingham, Nashville, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.

DIRECTE SANS CHANGEMENT

| Arrivée | Départ |
|---|---|
| Fast mail tous les jours... 7:15 a m | Fast mail tous les jours 8:15 p m |
| Express tous les jours... 6:15 p m | Express tous les jours ....7:00 a m |
| Limited tous les jours... 8:15 p m | Limited tous les jours ....9:25 |
| Service de Bestiaux et Dommage. | Service de la Cour. |
| Tous les jours excepté dim 8.50 a m | Tous les jours excepté dim 4:00 p m |
| Excursion dim 9.25 p m | Excursion dim..7:40 a m |

Bureau pour la vente des billets, coin Carondelet et Commune. Bureau de billets de gare, au pied de la rue du Canal.

Nitre service des chars vestibules limité à Nouvelle-Orléans à New-York au moyen changement de quelques heures plus rapidement à tous les points correspondants. Pas de prix de trajet supplémentaire exigé sur ...

Nos 4 et 1 ont des chars directs pour ... sans changement.

JOHN K. RIDGELY, Div. Pass Agent.
O. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky.



**Southern RAILWAY**

La Route de Chars sans Changement entre le Sud, le Sudouest et l'Est. Seulement 60 heures pour New York, via le Great Washington, Southwestern.

| Vestibule Lim. No 38 | | Mails Rap No 36 | |
|---|---|---|---|
| Quitte la Nlle-Orléans | 8:15 P. M. | 8:15 A. M. | |
| Arrive à Atlanta | 11:40 A. M. | 11:30 P. M. | |
| Quitte " | 12:00 midi | 11:50 P. M. | |
| Arrive à Washington | 6:42 A. M. | 9:00 P. M. | |
| " Baltimore | 8:00 A. M. | 11:25 P. M. | |
| " Philadelphie | 10:15 A. M. | 2:56 A. M. | |
| " New York | 12:43 P. M. | 6:22 A. M. | |
| " Boston | 3:30 P. M. | 7:30 P. M. | |

Nos 38 courant sans changement des Chars salon Dortoir de Pullman, avec Service Supérieur de Char à Dîner en route.

Nos 36 courant des Trains Soldats à Washington sans changement, hors une nuit seulement.

Pour plus ample information et les Réserve Pullman s'adresser au

BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY.

704 rue Commune, Nouvelle-Orléans. La Charles W. Schmidt, Asst Agent de Pass. ... Billets.

J. O. Andrews Southwestern Pass. Agent.



**ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE.**

Atlanta & West Point R. R.

—AND—

The Western Railway of Alabama

La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Double trains quotidiens. Chars-salons d'un bout à l'autre de la ligne. Chars restaurants. Service sans égal.

J. P. BILLUPS, A. G. P.
H. F. LACY, A. G.
718 rue Commune, Nlle-Orléans, La.


CHEMINS DE FER


LA LIGNE LA PLUS COURTE A l'Exposition Universelle (World's Fair) —A— ST-LOUIS —ET A— CHICAGO

Chars Buffet, Bibliothèque, Restaurant, Dortoir, Chaises à Bascule.

LA VOIE A DOUBLE RAILS.

Prix de l'Exposition Universelle (World's Fair)

A St-Louis et retour $20, quinze jours, $24, soixante jours $25.50, 15 Décembre. Train d'Excursion, le 31 Mai, dix jours $15.

Bureau des Billets, en Ville,

141 RUE ST-CHARLES.

PHONE 526.

La compagnie en commun de rer en

**Yazoo & Mississippi Valley.**

| Départs Quotidiens | Bulletin observé 3 AVR. 1904. | Arrivées Quotidiennes |
|---|---|---|
| No 8 | Express de Memphis | No 13 |
| 4:00 p. m. | Trains réguliers de Memphis, Tenn., Bassat des stations locales. | 8:15 a. m. |
| No 23 | Express de jour locale | No 21 |
| 7:00 a. m. | Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires. | 6:30 p. m. |
| No 24 | | No 22 |
| 4:10 p.m. | Bayou Sara Accom'tn | 9:30 a.m. |
| No 25 | | No 27 |
| 8:00 a.m. | Excursion dimanche | 9:30 p.m. |

BUREAU DES TICKETS ST-CHARLES ET COMMUNE.

JOHN A. SCOTT, Agent Gén. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL, D. P. A., Nouvelle-Orléans.



**Queen and Crescent Route**

Trains Vestibules Solides

| | No 1. | No 4. | No 5 |
|---|---|---|---|
| Part de— | | | |
| Nlle-Orléans.. | 7:30 p m | 9:10 a m | 6:00 |
| Arrive à— | | | |
| Meridian..... | 1:20 a m | 3:40 p m | 1:1 |
| Part de— | | | |
| Meridian..... | 1:20 a m | 3:45 p m | —— |
| Arrive à— | | | |
| Birmingham.. | 5:40 a m | 6:45 p m | —— |
| Chattanooga. | 9:40 a m | 10:20 p m | —— |
| Lexington.... | 5:15 p m | 5:55 a m | —— |
| Cincinnati ... | 7:20 p m | 8:15 a m | —— |
| Buffalo..... | 8:00 p m | 7:30 p m | —— |
| Part de— | | | |
| Nlle-Orléans.. | 7:30 p m | 9:10 a m | —— |
| Arrive à— | | | |
| Meridian .... | 1:20 a m | 2:45 p m | —— |
| Part de— | | | |
| Meridian .... | 1:30 a m | 2:45 p m | —— |
| Arrive à— | | | |
| St-Louis..... | 7:04 p m | 7:56 a m | —— |

Part de Nlle-Orléans 7:30 p. m.
Arr.
à Chattanooga.... 9:40 a. m
à Knoxville..... 1:10 p. m
à Bristol.....5:45 p m
à Washington.... 6:53 a. m
à Philadelphie...10:15 a. m
à New York .....12:43 p. m

CHARS Monsieur Café. Repas à la carte

No 4 Pan American Spécial, pour Meridian, Birmingham, Chattanooga, Cincinnati, Buffalo et les points intermédiaires, quittera à 9:10 heures a. m. Ce train ayant des chars-dortoirs Pullman jusqu'à Cincinnati, et chars-restaurant jusqu'à Chattanooga.

No 2 Limité, quittera à 7:30 heures p. m. comme d'habitude, ayant des chars-de-train jusqu'à Cincinnati, St-Louis et New York. Des chars-restaurant servant tous les repas jusqu'à Cincinnati et New York.

No 5 pour la Rivière aux Perles, Covington, Mandeville et les points intermédiaires quitte à 4:30 heures p. m. tous les jours, les dimanches exceptés.

L'excursion du dimanche quitte la Nouvelle-Orléans pour la Rivière aux Perles, Abita Springs, Covington, Mandeville et les points intermédiaires à 7:45 a. m.

No 6, les jours de semaine, fait connexion à Pearl River pour St-Tammany, Abita Springs et Covington la semaine seulement.

No 3 transporte les passagers pour St-Tammany, Abita Springs et Covington les samedis seulement.

J. R. WELLS, D. P. A.
GEO. H. SMITH, G. P. A.
J. H. LIVELY, G. P. A.
A. J. ANDERSON, A. G. P. A.
Nouvelle-Orléans, La.


# Feuilleton

—DE—

*L'Abeille de la N. O.*

Commencé le 29 juin 1903

LES

# Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

XXVIII

LA NUIT FATALE

*(Suite.)*

—A ma place tu aurais fait comme moi. Ce Villedieu me détestait .... Pourquoi ? .... Je ne l'ai jamais su .... mais c'est facile à deviner. De plus, j'ai appris par des rapports certains que cet élève de Me Plessis qui ne me voulait pas de bien marche sur ses traces ; qu'il abusait de son influence sur l'esprit faible de la duchesse pour me rendre haïssable, me peindre sous les plus noires et, disons-le, les plus fausses couleurs .... Etais-je pour rien dans les malheurs qui l'ont frappée dès mes premières années et alors que je ne songeais qu'à manger des tartines avec beaucoup de confitures ? Ai-je causé la mort de ce malheureux André ? Est-ce moi qui ai donné à cette pauvre duchesse la maladie de cœur qui l'a enlevée subitement ? C'était une famille ensorcelée .... Tout le monde y mourait d'accident, de blessures à la guerre, de chutes dans les chasses, de consomption ou de chagrin. Il y avait un grain de folie dans les têtes .... Eh bien ! c'est sur moi que ce Villedieu essayait de faire retomber la responsabilité de ces désastres. Et tu voudrais que j'eusse pour lui les sentiments affectueux que j'ai pour mes rares amis et pour toi en particulier ! Je ne l'aime ni ne le hais... Il m'est indifférent .... Cependant j'ai fait prendre de ses nouvelles. Longtemps mauvaises, elles deviennent meilleures..... Certainement il a été victime d'un odieux guet-apens.... Mais aussi on n'est pas imprudent à ce point. Paris est moins sûr de notre temps que jadis la forêt de Bondy. On y assassine en plein jour et on ne se promène pas impunément à onze heures du soir, aux bords de la Seine, dans une île aussi déserte que celle des Ravageurs et en face de la Morgue, ce monument de funèbre présage. Voilà mon avis !..

Il y eut un silence.

Renée et Jeanne avaient soldé leur addition et se levaient.

Elles passèrent devant les deux amis.

Le comte fronça le sourcil.

L'une d'elles était sa grande victime.

Il aurait voulu connaître son histoire, depuis qu'elle était sortie des mains du docteur Florentin, savoir ce qu'elle était devenue après avoir brusquement quitté Paris.

Le peintre dit simplement en la regardant une dernière fois :

—Pauvre fille !....Son amie a l'air d'une bonne personne.... pleine de raison .... Encore une qui m'aurait plu ! .... Les plus belles ne sont pas toujours les meilleures.....

Les deux amies remontèrent l'avenue des Champs-Elysées.

La saison s'avançait, mais elle était encore magnifique.

Les arbres déjà perdaient leurs feuilles, brûlés avant l'heure, comme les hommes, par la vie fiévreuse et les miasmes délétères de la grande ville, mais les fleurs éphémères et changeantes des corbeilles conservaient leur éclat.

La nuit était tombée.

Au delà du rond-point, les deux femmes se trouvèrent dans une obscurité relative.

Après l'éblouissement des cafés chantants, des restaurants mondains et du Jardin de Paris, tout sembla ténébreux.

Au coin d'une rue qui se dirige vers Saint-Augustin et le boulevard Malesherbes, elles s'arrêtèrent.

Elles se trouvaient devant un vaste hôtel, accompagné sur la rue voisine de communs importants.

L'ensemble était presque somptueux et dénotait une fortune princière.

Renée dit :

—C'est là que tu régneras dans quelques jours !

Jeanne Vernier ne répondit pas.

Elle songeait à sa bizarre destinée.

C'était la seconde fois que l'aveugle fortune la prenait sous sa protection.

La première, son bonheur presque parfait s'était évanoui au moment où elle croyait le tenir.

Qu'en serait-il de la seconde ?

A peine pouvait-elle y croire elle même. Malgré la réalité des promesses de ce futur qu'elle acceptait sans joie mais avec la ferme volonté de tenir ses engagements ! Adieu, Andrée, adieu !

Et Gaston très ému, en dépit de sa volonté, tendit une main tremblante à la jeune fille.

Celle-ci la prit, véritablement touchée par l'accent de sincérité de l'aéronaute, et la pressa loyalement, sans fausse pudeur.

—Je ne vous dis pas adieu, fit-elle gentiment, mais au revoir, car je souhaite bonne chance à votre courage.

—Merci ; ce souhait me portera bonheur !

Sur cette conclusion, l'aéronaute se retira enchanté, prenant en son aveuglément amoureux les paroles aimables de la jeune fille pour une sorte de promesse.

La naïveté des hommes, en certains cas, est incorrigible ; leur fatuité l'entretient.

Or, à l'heure même où Gaston de Beuvardes voyait luire à l'horizon l'aurore d'un espoir si précieux, Mlle de Mirecourt se disposait à prendre congé du colonel Destrem, chez qui elle était en visite, lorsque le secrétaire annonça l'arrivée d'un courrier arabe, disant venir de très loin.

—Qu'il entre, ordonna Destrem surpris.

Puis se tournant vers sa visiteuse :

—Voulez-vous attendre un instant ?

—Oui, mon cher colonel, si toutefois je ne suis pas indiscrète.

—Ne sommes-nous pas bons amis ?

Mlle de Mirecourt reprit son siège, sans répondre, car le messager indigène venait de pénétrer dans le cabinet de travail.

C'était un Arabe de race, de haute stature, aux traits fins, énergiques.

Il fit deux pas au-devant de l'officier, prononça gravement le salam-alek (salut) coutumier, s'inclina, et tendit une lettre grossièrement cachetée, écrite au crayon.

Profondément étonné, le colonel Destrem lut en hâte, et, malgré son empire habituel sur lui-même, il ne put dissimuler ses impressions.

Ce fut d'abord de la stupéfaction, puis de la joie ; enfin son front se barra d'une ride soucieuse, il parut un instant fort embarrassé.

Mais son regard s'étant porté, comme d'instinct, sur Mlle de Mirecourt interdite de son attitude, il sembla se rasséréner subitement.

Il se retourna vers l'Arabe immobile et attentif, et lui demanda :

—Comprends-tu le français ?

—Oui, khébir (commandant).

—Bien ; d'où viens-tu ?

—De l'oasis d'Ouargla.

—Qui t'envoie ?

—L'agha : El-Hadj-Si-Mokra.

—Sais-tu ce que contient cette lettre ?

—Non, khébir.

—Dois-tu apporter une réponse :

—Oui, on de l'argent.

—Combien ?

—Deux mille douros.

—Tu les auras, mais tu devras attendre un jour ou deux, pour me permettre de me les procurer.

—J'attendrai.

—Où es-tu descendu ?

—A la casbah, chez le marabout.

—Ton nom ?

—Si-Mohamed ben-Kadour.

—Bien, je te ferai prévenir. Sais-tu comment cette lettre est arrivée à l'agha d'Ouargla ?

—Oui, khébir ; apportée par un Targui du pays de Ghadamès.

—Me donneras-tu un reçu de l'argent ?

*A continuer*


Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCÈS PARFAIT par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUÉRIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille
2 avril—1 an